

Les papiers furent débarrassés, et grâce aux prudentes précautions de leur propriétaire, les affaires purent être engagées, suivies avec autant d'activité que de certitude. En peu de temps, le digne vieillard se faisait rendre justice, rentrait dans sa fortune pour en faire une seconde fois le plus noble usage, pour doter des établissements de bienfaisance, augmenter le nombre de ses fondations en faveur des Académies.

M. de Montyon était habitué de bonne heure à une existence d'une sobriété remarquable. Un anachorète n'aurait pas vécu autrement que lui. Une fois par semaine, chez des amis, il se permettait de dîner à peu près comme tout le monde. Il n'en était pas moins le convive le plus spirituel, le plus écouté. Il savait beaucoup et sa mémoire était garnie d'une multitude de récits sur les temps qu'il avait traversés et sur les vicissitudes auxquelles il avait été soumis.

— On vient d'arrêter un individu qui profitait du premier jour de l'année pour commettre des vols de la manière suivante :

Il se présentait dans les maisons riches porteur d'une petite cassette de bois fort simple, mais très lourde, fermée et scellée avec soin et portant simplement le nom du maître de la maison.

Questionné sur la provenance de cet objet, il déclarait qu'étant commissionnaire, il avait été chargé de la remise de ce coffre par une personne qu'il ne connaissait pas et qui ne lui avait pas payé sa course.

Dans la persuasion que la caisse renfermait un riche cadeau, on donnait au commissionnaire prétendu 5 ou 10 francs, et après son départ, lorsqu'on ouvrait la boîte, on n'y trouvait que des pierres et du foin.

Cet individu avait déjà escroqué ainsi 250 fr. lorsqu'il a été arrêté.

## VARIÉTÉS.

### LA GUERRE AUX ÉTATS-UNIS.

Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

Nous recommandons particulièrement un chapitre curieux (*Une nuit sur les bords du Tennessee*) ; il y a là quelques types de Yankees, électeurs et candidats, très spirituellement touchés.

Nous terminerons nos citations par une anecdote charmante qui rappelle une autre époque, et d'autres phases des destinées américaines :

HISTOIRE DU CHEF POWHATAN, DU CAPITAINE SMITH ET DE LA JEUNE POCAHONTAS.

Il y a deux noms dans la Virginie que vous retrouverez sur la carte. Le comté de Pocahontas et la ville de Powhatan rappellent toute une aventure qui vaut la peine qu'on la raconte.

En l'année 1607, une petite escadre naviguait avec trois vaisseaux et se dirigeait vers les Canaries vers la baie Chesapeake. Elle était commandée par le capitaine Christophe Newport. Elle avait d'une manière générale qu'il existait sur la côte ouest de l'Amérique du Nord, une grande baie découverte par W. J. Smith. Elle savait aussi qu'elle allait fonder une colonie, mais elle n'en connaissait pas le gouverneur. Une boîte cachetée renfermait les noms de ceux qui devaient composer le conseil de la colonie.

Le 26 avril 1607, on aborda sur la côte méridionale de la grande baie. Aussitôt le capitaine Newport, en souvenir de la famille royale qui l'envoyait, baptisa du nom du roi et de ses deux fils les points qu'il toucha les premiers. Il appela les deux caps qui forment la baie, des caps de cap Henri et de cap Charles. Le fleuve large et puissant qui vient tomber près du cap Henri, s'appelait Powhatan comme le roi sauvage qui dominait alors ce pays. Il reçut le nom du roi anglais Jacques I<sup>er</sup>. C'est encore aujourd'hui le James-River. A 40 milles de son embouchure, on fonda une ville qui fut nommée Jamestown.

Cela fait, on ouvrit la boîte. Parmi les personnes désignées pour composer le conseil, il s'en trouvait une dont la nomination excita de violents murmures. Le capitaine John Smith ne méritait pas, disait-on, un tel honneur. Les accusations contre lui pluvaient.

— Je veux être jugé, dit-il, et je le serai. Cet homme énergique força ses détracteurs à venir exposer leurs griefs devant les principaux membres de l'expédition, et l'on fut obligé de reconnaître son innocence.

Le capitaine Newport repartit pour l'Europe après avoir laissé en Virginie cent personnes. Quelques mois après, la moitié de ses colons étaient morts. Les provisions apportées se gâtaient, on ne savait comment s'en procurer d'autres, plusieurs membres du conseil périrent, plusieurs autres furent disgraciés. Un seul était toujours debout, toujours prêt, toujours fertile en expédients : c'était Smith. On manquait de vivres, hardiment il en demanda aux tribus indiennes ; elles refusèrent, il les exigea par la force. Plus tard il organisa des chasses abondantes, il se mêla aux Indiens, il noua avec eux des relations et commença un échange qui ravitailla ses hommes. Chaque jour, il s'avancait lui-même en éclaireur à travers les forêts ou le long des rivières.

Or, il arriva que son ardeur entraînant, il fut surpris par un parti indien, enveloppé, et, après une vigoureuse défense, fait prisonnier. On le mena au chef de la tribu. Celui-ci, fier de cette proie, le fit voir à tout le village, puis à toutes les tribus, et de proche en proche, l'amena sur les bords de la rivière d'York, au roi des rois, à Powhatan.

Le roi des rois méritait un peu ce nom. Il régnait sur toute la contrée comprise entre le Patuxent, le James-River, les montagnes et la baie.

Smith ne perdit pas la tête ; il songea tout d'abord à imprimer aux sauvages une idée de sa personne et de son pouvoir. Il leur montra sa poudre, leur fit voir le mouvement de l'aiguille de sa boussole. Il écrivait une lettre à Jamestown. Les sauvages admirèrent un papier qui parlait, une aiguille magique animée par un esprit et cette graine noire, cette poudre, qu'ils se hâtèrent de semer pour qu'elle se reproduisît sur leur terrain.

Smith fut très considéré des Indiens, mais non pas dans le sens où l'on pourrait l'entendre. On l'engraissa avec un soin particulier,

on lui rendit tous les honneurs possibles, et après une délibération solennelle, on fixa le jour où il serait publiquement mis à mort et mangé. Le fils et la fille de Powhatan, qui s'appelaient Nantassan et Pocahontas, vinrent trouver leur père en le suppliant de vouloir bien casser un arrêt si cruel. Celui-ci refusa.

L'Anglais fut conduit solennellement au lieu du sacrifice. Un grand cercle était tracé, une pierre sacrée se voyait au milieu. On lui fit signe de poser sa tête, et un guerrier armé d'une massue s'approcha.

Aussitôt une jeune fille de treize ans, s'avança au milieu du cercle, s'inclina auprès de Smith et posa sa tête sur la même pierre, s'offrant à recevoir avec lui le coup fatal.

Une révolution subite se fit dans les dispositions des sauvages, ils renoncèrent à leur repas, ils prirent la peine de soigner de nouveau le pauvre Smith, de le restaurer et de le conduire sûrement jusqu'à Jamestown. A coup sûr, le Grand-Esprit veillait sur les jours du capitaine. On passa de la haine à l'admiration. Powhatan envoya des vivres aux colons, et s'il arrivait que quelque tribu leur tendît des embûches, on voyait arriver Pocahontas, qui les avertissait du danger.

Smith n'avait retrouvé dans sa colonie que trente-huit personnes exténuées. Il les soutint avec bonheur, et l'année suivante, quand le capitaine Newport amena un renfort de cent vingt hommes, on fit une alliance définitive avec Powhatan. A cette occasion, on vit sortir d'une forêt voisine trente jeunes filles dont le corps était peint, qui portaient des arcs et des flèches et qui exécutèrent une danse nationale. Pocahontas les conduisait, et célébrait ainsi l'alliance que l'on contractait.

— Vous et moi, nous ne ferons qu'un, disait Smith au chef indien. Vous serez mon père et je serai votre fils.

Cette parole revint plus tard à l'esprit du roi sauvage, et il se demanda s'il avait eu raison d'épargner le plus habile des Européens. En effet, le capitaine Smith, rendu à la liberté, déployait une sigilière énergie dans ses excursions et ses empiétements. Il avait l'air de prendre possession de toutes les côtes. De Jamestown, il rayonnait sur toute la baie Chesapeake, il reconnaissait les îles, il sondait les rades, il remontait les fleuves. Sur toute l'étendue du littoral, les visages pâles faisaient des apparitions inquiétantes. Bien armés, ils répondaient par des coups de fusil à quiconque leur disputait le sol. Peu à peu les Indiens qui occupaient l'emplacement actuel du Maryland, s'émurent de ces progrès et entreprirent qu'un jour on les chasserait de cette terre, que les ossements des ancêtres rendaient sacrée pour eux.

Le roi Powhatan, forcé de reconnaître son impudence, se décida à reprendre l'aventureux capitaine. Il le fit inviter à une entrevue de la façon la plus gracieuse. Smith y consentit et prépara une escorte pour s'y rendre.

Il allait partir. Une seule nuit le séparait encore du moment où il se mettrait en marche. Tout à coup une femme entra dans sa maison et lui dit :

— Smith, on veut te tuer : prends garde. Ils sont sur la route pour attaquer ton escorte. Je suis venue seule par la forêt, et je veux être rendue avant que le soleil reparaisse. Adieu. Smith voulut la remercier, lui parler, lui donner des présents. Elle n'était déjà plus là. Les Indiens, déconcertés, essayèrent de réussir autrement et tentèrent tous les moyens de surprendre cet homme insaisissable. Mais toujours Pocahontas apparaissait, et prévenait Smith. Celui-ci, toujours plein d'énergie, poussait des reconnaissances nouvelles, fondait Naugemond, sur le fleuve River, et osait établir au point où le fleuve a ses premières chutes, le village de Powhatan.

La destinée voulait pourtant que Smith fût blessé un jour, et ce fut en quelque sorte par ses propres armes. Un baril de poudre éclata près de lui. En vain essayait-il de se guérir. Les plaies envenimées de jour en jour réclamaient les secours de l'art européen. Le capitaine dut repartir au plus vite pour Londres. Il laissait sur la côte de la Virginie cinq cents hommes, vingt-quatre pièces de canon, trois vaisseaux et des provisions. L'année suivante, la division s'était mise parmi les colons, bientôt il ne resta que soixante hommes exténués de misère, qui saisirent la première occasion pour repartir.

Pourtant l'Angleterre ne renonça pas à ses établissements. D'autres matelots et d'autres colons arrivèrent qui recommencèrent l'œuvre à moitié détruite. Il leur fallut livrer vingt combats aux indigènes ; des combats acharnés. Un jour le capitaine Bateliffe et trente hommes furent massacrés sans pitié. De leur troupe, un seul, nommé Henri Spilman, se défendit encore, lorsqu'une femme vint à lui, l'entraîna et le conduisit par des sentiers écartés jusque sur le bord du Potomac. « Je reviendrai, » lui dit-elle.

Il trouva moyen de vivre dans la solitude où l'avait mené Pocahontas — car c'était toujours elle, mais il ne comptait guère la revoir.

Il passa plusieurs années sur ces rivages. Pocahontas revint et lui rendit l'espérance en lui parlant avec affection des Européens.

Le bonheur voulut qu'un capitaine anglais, Argoll, remontât le Potomac. Il recueillit Spilman, et invita courtoisement Pocahontas à venir à bord. Celle-ci accepta sans défiance l'invitation. Aussitôt qu'elle fut sur le vaisseau, on leva l'ancre, et, depuis ce moment, la pauvre jeune fille dut se considérer comme un otage. On la traitait bien, mais elle était captive.

Quinze mois plus tard, Pocahontas s'étant fait instruire dans la religion chrétienne, et se rendant aux vérités morales qui lui étaient enseignées, elle prenait avec une foi nouvelle le nom de Rébecca.

Plus d'un officier de la colonie, qui redevenait importante, songea alors que cette femme intelligente pourrait être une épouse dévouée. On demanda sa main. Elle répondit : — Smith reviendra-t-il ? — Car elle avait admiré le courage du capitaine et pensait que la fille d'un chef dut épouser un chef. On dut lui donner l'assurance que Smith était mort. Alors elle épousa John Rolfe.

Ce mariage fit naître chez les Anglais l'idée de contracter des alliances qui mettraient un terme à la lutte des Anglais et des Indiens. Ils firent demander à Powhatan sa seconde fille, non sans jordre à leur demande toutes les assurances d'amitié et de paix.

Powhatan répondit :

— J'accepte volontiers de mon frère les saluts de paix et d'amitié, mais je ne peux me séparer de ma fille, et je mourrais si je ne la voyais pas souffrir ; vous avez déjà sa sœur : que ce gage vous suffise ! La hache est tombée de mes mains ; c'est assez de sang et de guerre ; je n'en veux plus. Je suis vieux et je désire achever mes jours en paix.

Ceci se passait en 1613. Quelques années plus tard M<sup>lle</sup> Rebecca Rolfe, ou la jeune Pocahontas, partit pour l'Angleterre. Quelle fut sa surprise quand elle apprit que Smith était à Londres, qu'il vivait, qu'on l'avait trompée !...

Smith, qui ne fut pas moins surpris, vint la voir avec plusieurs de ses compagnons habitués d'expédition. Elle lui reprocha alors d'avoir oublié la colonie et Powhatan.

— Vous lui avez juré amitié, dit-elle, vous lui promettez que tout ce qui était à vous serait à lui et que vous et lui ne feriez qu'un ; vous l'appeliez mon père quand vous étiez étranger dans notre pays, et moi, qui suis étrangère dans le vôtre, je veux vous donner le même nom.

Smith ne répondit pas. Il craignait de paraître, en Angleterre ambitieux et usurpateur, car Pocahontas était toujours la fille d'un grand chef.

Alors l'Indienne le regarda fixement en lui dit :

— Vous n'avez pas craint de venir dans le pays de mes ancêtres et d'y frapper d'effroi tout le monde, excepté moi. Craignez-vous aujourd'hui que je vous appelle mon père ? Vous le devenez pour moi, et je veux que vous me nommez votre fille.

Smith n'hésita plus. Il voulut même que la reine d'Angleterre adoptât Pocahontas. Il représenta à sa souveraine, dans un mémoire, les services rendus par cette jeune femme à la colonie virginienne.

— Dieu, disait-il, se sert d'elle pour nous préserver pendant trois ans de la famine, des troubles, de la ruine dont nous étions menacés, et quand la guerre eut ensuite éclaté entre son père et les colons que j'avais laissés en Virginie, ce fut encore à son intervention que l'on dut le retour de la paix.

La reine se fit présenter Pocahontas, qui devint l'une des plus grandes dames de la cour. Pourtant la nostalgie la prit. Elle voulut revoir ses fleuves, ses forêts et ses vastes plaines. Elle repartit. Mais sans doute son œuvre était accomplie, car Dieu ne permit pas qu'elle retournât en Virginie. En 1617, elle mourut à Gravesend, âgée de vingt-deux ans.

La dernière partie de l'ouvrage n'est pas la moins intéressante, elle renferme les documents politiques dont nous donnons le sommaire :

Documents diplomatiques. — Message du gouverneur de la Caroline du Sud. — Message de M. James Buchanan, président des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Compromis du Missouri. — Bill de Nebraska et de Kansas. — Message de M. James Buchanan, président des Etats-Unis, au Congrès, au Sénat et à la Chambre des Représentants. — Message du président Buchanan au Sénat et à la Chambre des Représentants des Etats-Unis, relativement aux propositions médiatrices de la Virginie. — Déclaration d'indépendance de la Caroline du Sud exposant les griefs des Etats séparatistes. — Réponse adressée par M. James Buchanan, président des Etats-Unis, aux commissaires de la Caroline du Sud. — Constitution provisoire des Etats confédérés d'Amérique, en vigueur pour une année. — Discours du président, M. Lincoln, à la cérémonie d'installation à Washington, le 4 mars 1861.

La carte fait partie du volume. Nous pouvons donc assurer que cette œuvre, toute modeste du reste, offrira une lecture amusante et instructive.

E. S.

## THÉÂTRE.

La semaine qui vient de s'écouler a été laborieuse pour notre théâtre. Trois pièces nouvelles, sans compter celles qui n'avaient encore été jouées qu'une fois. Nous parlerons d'abord de *Dalila*, le drame si émouvant d'Octave Feuillet, celui de nos auteurs modernes dont les formes sont les plus littéraires. La donnée n'en est pas neuve ; c'est exactement celle des *Filles de Marbre* ; mais dans une sphère plus élevée. Marco est cousin germain de la princesse Falconieri ; mais celle-ci est une grande dame et l'autre n'est qu'une sytène de bas étage. Aussi quelle différence dans la conduite de la pièce, dans le langage et les sentiments des personnages, dans l'effet dramatique des situations ! On excuse le pauvre André Roswein, on se laisserait peut-être séduire comme lui. A la fin, on deteste cette dangereuse princesse ; on n'ose pas la mépriser. Il est vrai que M<sup>lle</sup> Solange prête à ce rôle un charme qu'il paraît difficile de surpasser. Soit quel emploie tous ses artifices pour attirer André près d'elle, soit qu'elle lui glisse au cœur une lame d'acier empoisonnée en lui laissant voir l'ennemi qui s'empare d'elle, ou bien qu'elle implore son pardon à genoux après avoir voulu lever la cravache sur son accusateur, elle conserve toujours un cachet de distinction dans la perfidie et de grandeur jusque dans l'abaissement.

M. Godefroy ne peut pas cesser d'être un comédien achevé, qui puise ses inspirations dans la nature même de ses rôles, et qui ne sacrifie jamais la vérité à l'effet. Il a parfaitement saisi le caractère du chevalier Carniol, ce roné émérite, qui par enthousiasme pour l'art, tue l'âme et le talent de l'artiste en corrompant ses mœurs. Quand il revient pour le sauver il est trop tard et son dévouement, sa noble indignation ne peut empêcher la catastrophe.

M. Levasseur et Madame Godefroy forment au milieu de cette action mouvementée un groupe aimable et simple qui repose le cœur en exhalant un parfum d'honnêteté et de candeur qui contraste avec les passions dont ils vont derrière les innocentes victimes. Ces deux artistes ont certainement leur part dans le succès de l'ouvrage. M. Baraban s'est bien acquitté du rôle d'André qui est long et difficile.

Enfin, il n'est pas jusqu'à M. Artiste qui n'ait causé une surprise générale en chantant, dans la coulisse, un air de premier ténor qui a excité les plus vifs applaudissements.

Au total la pièce est bien montée dans son ensemble et devra attirer beaucoup de monde aux représentations suivantes. L'heure nous presse et nous sommes obligés de remettre au prochain numéro à parler des autres pièces.

OSCAR T.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

## THÉÂTRE DE ROUBAIX

RUE NEUVE-DU-FONTELOY.

DIMANCHE 5 JANVIER 1862.

1. LES CROCHETS DU PÈRE MARTIN, drame en 3 actes.
2. CHEZ UNE PETITE DAME, comédie en 1 acte, mêlée de couplets.
3. SI JAMAIS JE TE PINCE!!! comédie en 3 actes, mêlée de chant.

M<sup>lle</sup> BRIÈRE remplira le rôle d'Alexandra  
Ouverture des bureaux à 5 h. — Lever du rideau à 5 h. 3/4.

LUNDI 6.

1. SIR JOHN ESBROUFF, comédie vaudeville en un acte.
2. DALILA, drame en 3 actes et 6 tableaux, par M. Octave Feuillet.

M<sup>lle</sup> SOLANGE remplira le rôle de la princesse de Falconieri, et M. GODEFROY celui du chevalier Carniol.

3. LES FEMMES QUI PLEURENT, comédie en 3 actes.
- Ouverture des bureaux à 6 heures. — Lever du rideau à 6 heures 1/2.

Prix des places :

Loges de première galerie, 3 fr. 50 ; fauteuil de première galerie, 3 fr. ; fauteuil d'orchestre, 2 fr. 50 ; première galerie, 2 fr. ; stalles de parquet, 2 fr. ; deuxième galerie, 1 fr. 25 ; parquet, 1 fr. 25 ; parterre, 1 fr. ; amphithéâtre, 50 c.

On peut se procurer des cachets à l'avance, de 9 heures à midi, chez J. Reboux, Grande-Rue, 36, et de 1 heure à 4 heures, au Théâtre.

Un supplément de 25 cent. sera perçu pour les cachets pris à l'avance, pour les places au-dessus de 2 fr. Pour les autres places, il sera perçu 10 c. par cachet.

## DIRECTION GÉNÉRALE DES POSTES. BUREAU DE ROUBAIX.

Heures des levées de boîtes supplémentaires.

	Rue Fosse-aux-Chênes.	Place de la Liberté.	Rue du Pays.
1 <sup>re</sup> levée	7 <sup>h</sup> 30 mat.	7 <sup>h</sup> 20 mat.	7 <sup>h</sup> 30 mat.
2 <sup>e</sup> levée	10 <sup>h</sup> 30 mat.	10 20 mat.	10 30 mat.
3 <sup>e</sup> levée	12 30 soir.	12 50 soir.	1 <sup>re</sup> soir.
4 <sup>e</sup> levée	6 20 soir.	6 40 soir.	6 50 soir.
5 <sup>e</sup> levée	7 50 soir.	8 10 soir.	8 20 soir.

	Rue Neuve.	Rue St-Georges.	Gare.
1 <sup>re</sup> levée	7 <sup>h</sup> 35 mat.	7 <sup>h</sup> 40 mat.	7 <sup>h</sup> 50 mat.
2 <sup>e</sup> levée	10 35 mat.	10 40 mat.	10 50 mat.
3 <sup>e</sup> levée	1 05 soir.	1 10 soir.	1 20 soir.
4 <sup>e</sup> levée	6 55 soir.	7 <sup>h</sup> 10 soir.	7 10 soir.
5 <sup>e</sup> levée	8 25 soir.	8 30 soir.	8 40 soir.

## CHEMIN DE FER DU NORD.

Service du 1<sup>er</sup> janvier.

Correspondance de Lille, Douai, Valenciennes avec Cambrai, Saint-Quentin, Laon et Reims, par la ligne de Busigny à Somain :

	Matin		Soir	
Lille	6 00	6 30	9 40	1 55
Douai	6 55	7 25	10 40	3 05
Valenciennes		7 00	9 45	2 10
Somain		7 55	10 40	3 40
Cambrai	5 00	8 50	11 30	4 35
Busigny	6 35	9 55	12 40	5 20
Le Câteau	6 14		12 55	6 25
Landrecies	6 34		1 13	6 45
Mauberge	7 24	11 16	1 59	7 28

	Matin		Soir	
Mauberge		8 29	11 27	4 07
Landrecies		9 06	12 04	4 46
Le Câteau		9 30	12 15	5 10
Busigny	6 10	10 00	12 27	6 17
Cambrai	7 00	10 46	2 00	7 07
Somain	7 50	11 27	2 50	7 55
Valenciennes	8 40	11 55	4 10	9 30
Douai	8 25	12 00	3 25	8 30
Lille	9 20	12 45	4 20	9 30

	Matin		Soir	
Busigny	9 55	12 26	4 54	5 40
St-Quentin	10 46	1 04	6 01	6 25
Tergnier	11 26	1 34	6 26	7 02
Laon	12 45	5 40	10 50	10 50
Reims	2 20	7 47		3 05

	Matin		Soir	
Reims		8 00	2 00	8 30
Laon		9 55	3 30	10 15
Tergnier		11 00	4 43	11 21
St-Quentin	5 00	11 36	5 21	11 56
Busigny	5 50	12 22	6 06	12 36

## JOURNAL A 1 FRANC 80 CENT.

Le MANUEL GÉNÉRAL, recueil mensuel fondé par le Gouvernement, en 1831, pour activer la propagation et l'amélioration de l'instruction primaire, paraît sans interruption depuis cette époque. Ce journal, que tous les amis et tous les protecteurs de l'enseignement populaire se font un devoir de propager, est une merveille de bon marché. Moyennant 1 franc 80 cent. par an, l'abonné reçoit chaque mois un numéro contenant des articles sur l'enseignement, sur les arts agricoles, sur les sciences appliquées, des sujets de devoirs avec leurs corrigés, des lectures intéressantes pour les maîtres et pour les élèves, tous les actes officiels relatifs à l'instruction primaire ; il reçoit, en outre, quatre morceaux d'excellente musique.

On s'abonne à Paris, chez M. HACHETTE et C<sup>e</sup>, rue Pierre-Sarrasin, et dans les départements, chez tous les libraires.

(2837-8998.)

## COFFRES - FORTS,

SYSTÈME GRUSON.

Les véritables progrès réalisés dans la construction des coffres forts ont engagé les chefs de maison à faire l'acquisition de ce meuble qui est aujourd'hui tout-à-fait indispensable.

Mais en cherchant à en propager l'usage, on a eu le tort immense, sous prétexte de le vendre à très bon marché, de ne livrer au commerce que des caisses fort peu solides et qu'il est impossible, en cas d'incendie, de préserver de l'action des flammes.

Tout ce qui est fabriqué dans ce genre, même à Paris, laisse en général beaucoup à désirer ; cela peut être fort remarqué au premier coup d'œil, mais ce sont des meubles qui ne sont qu'apparens, qui manquent de poids et par conséquent de solidité.

Frappé des inconvénients qui résultaient pour l'acheteur dans le choix de coffres forts incomplets et ne pouvant aucunement offrir de garantie, M. Gruson, rue Sainte-Catherine, 75, à Lille, s'est appliqué à doter à ses travaux tous les soins qu'exigent la parfaite exécution et l'entière sécurité que sont en droit de réclamer ses clients.

Toutes les grandes maisons de commerce ont fait choix d'un coffre-fort système Gruson, parce qu'il réunit la solidité dans le mécanisme, la facilité dans le changement des clés, et que tout a été prévu par lui pour faire de ces meubles (genre secrétaires, armoires à glace, etc.), de véritables chefs-d'œuvre.

M. GRUSON, expédie pour l'exportation et donne aux coffres-forts toutes les formes qu'on lui indique. Ses magasins sont situés, rue Ste-Catherine, n<sup>o</sup> 75, à Lille.

2563

## Admission

Aux Ecoles du Gouvernement.

Institution préparatoire, dirigée par M. LORIOU, 49, rue d'Enfer, Paris. La première division comprend l'Ecole préparatoire à la Marine ; la seconde, les candidats aux Ecoles polytechnique, Militaire, et les aspirants au Baccalauréat-ès-sciences. De nouveaux cours, ayant pour but de faire gagner du temps aux élèves, seront ouverts le 6 janvier prochain.

(2836-9007)

« L'usage d'offrir des bonbons de Chocolat en cadeau à l'occasion du premier jour de l'an est aujourd'hui tellement général, qu'il n'est pas sans importance d'appeler l'attention sur les qualités que l'on doit le plus rechercher dans cet article d'épicerie. Il faut qu'il entre dans leur composition que des cacao et des sucres d'une pureté tout à fait exceptionnelle. Il est indispensable surtout que les farines, les amidons, les gommes factices, ainsi que tous les aromates échauffants et irritants en soient absolument exclus.

Les bonbons en chocolat de la Compagnie coloniale étant, comme tous les autres produits de cet établissement hors ligne, exempts de toute falsification, les enfants même, dont les voies digestives sont si facilement dérangées par les sucreries en général, peuvent en manger sans inconvénient, car ces bonbons sont, à cause des soins minutieux apportés à leur fabrication, aussi agréables au goût que salutaires à l'estomac.

(Extrait du journal la France médicale.)

2839-9002

« L'usage du Chocolat se généralise chaque jour de plus en plus dans les soirées, et c'est au point de vue de l'hygiène un progrès incontestable ; car dans les salons où l'atmosphère est déjà si échauffante, les sirops et toutes les autres boissons débilifiantes en augmentant la transpiration, ne peuvent qu'affaiblir et épuiser davantage, tandis que le Chocolat est tout à la fois tonique et rafraîchissant.

Mais comme il importe, pour le soir surtout, de n'employer que des Chocolats d'une pureté parfaite, nous recommandons pas à recommander d'une manière toute spéciale, les Chocolats de la Compagnie Coloniale, qui sont déjà si universellement appréciés pour le repas du matin.

En effet, les Chocolats de cet établissement hors ligne, toujours légers et d'une digestion facile, sont pour les estomacs même les plus délicats, l'aliment qui, sous le moindre volume, est le plus éminemment réparateur.

(Extrait du Courrier des familles, Journal de la Santé.)

2828-9002

On lit dans la Revue Scientifique : « De tous les produits créés jusqu'à ce jour pour les soins de la chevelure, le seul qui offre des garanties de réussite est l'Eau Tonique de Chalmel, de Roden. La haute et universelle réputation dont elle jouit, pour les remarquables propriétés qu'elle possède de nourrir, d'augmenter et d'embellir la Chevelure est une preuve convaincante de son efficacité. Dans tous les cas d'al